

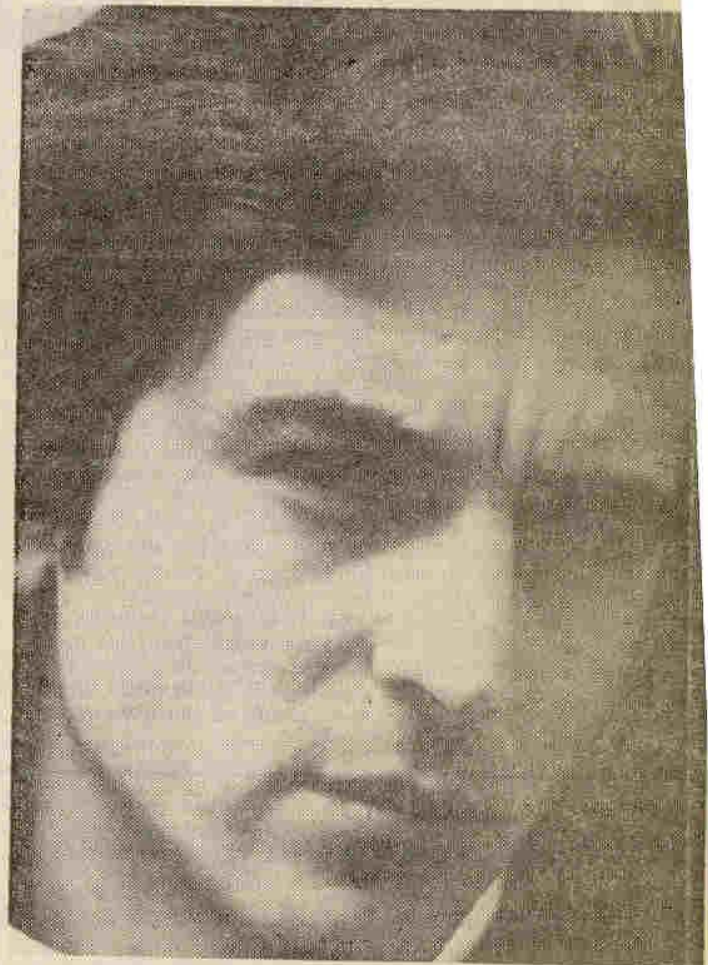
Une interrogation provocante, mais capitale

L'idéologie française : un n

Il est ahurissant de constater la manière dont la critique française rend compte du dernier livre de Bernard-Henri Lévy. Passe encore qu'une camarilla qui procède d'Emmanuel Mounier et tourne autour de la revue *Esprit*, ait suivi les injonctions de Domenach et Beuve-Méry, et querellé l'auteur à propos de l'École des Cadres d'Uriage, sorte de « Saint-Cyr civil » créé en 1940, où s'enseignait selon lui un douteux mélange de personnalisme et de pétainisme. Mais que les polémiques se soient braquées sur Uriage, dont il n'est question qu'aux pages 49 à 54, comme pour mieux repousser dans la nuit et le brouillard le reste — et l'essentiel — de **L'idéologie française**, est une opération qui ne s'explique que par le malaise ou la fureur dans lesquels cet ouvrage semble avoir plongé des Français de tous bords.

On les comprend, mais le silence sur les thèses de Lévy, ou leur caricature, ne sont pas des réponses, — comme ne sont pas une réponse les arguments de prudence et d'opportunité développés par un Raymond Aron, soucieux de ne pas réveiller les démons de

l'antisémitisme. En revanche, le sérieux des premiers articles parus dans la presse américaine, espagnole ou italienne prouve l'intérêt et la pertinence des questions posées par Lévy. Ces questions, assurément dérangeantes — et formulées quelques fois de façon provocante : « j'aime provoquer », avoue ingénument l'auteur du **Testament de Dieu** — débordent d'ailleurs les frontières de la France et devraient faire réfléchir dans de nombreux pays d'Europe, à commencer par le nôtre si ouvert et si accueillant aux livres et aux idées de nos voisins du sud. Car si la France — comme le soutien Lévy avec courage et raison — fut la crèche et le laboratoire des idées fascistes et fascisantes, (et non pas l'Allemagne ou l'Italie comme on voudrait le faire croire), c'est toute l'Europe qui se trouva confrontée à leur nuisance, respira leurs miasmes, sans généralement s'en rendre compte, et continue de se débattre avec elles, dans le désarroi qu'engendre l'écroulement des structures, des traditions, des certitudes, des espérances mêmes, par lesquelles se confortaient jusqu'ici les hommes.



Bernard-Henri LEVY : « Je suis las de vivre en rêve, schizophrène joyeux, imbécile satisfait, dans une France imaginaire où je ne me reconnais pas ».

Fascisme français à Vichy

Quelles sont les questions que Bernard-Henri Lévy soulève dans ce qu'il appelle sa « descente aux abîmes de l'idéologie française » ? C'est ce qu'il nous faut voir maintenant.

Une première partie, intitulée « La France aux Français », examine les prêches et les pratiques du gouvernement de Vichy. Sous lui et à son initiative, un certain nombre d'idées échappèrent aux cercles d'études et aux monceaux de papier où elles se concoctèrent, pour servir officiellement de fondements à l'Etat de Pétain, autrement dit pour passer aux actes. Quelles

idées ? Celles qui visaient à supplanter le vieil idéal démocratique de la loi, de la liberté, des droits de l'homme, tombé en desherérence sous les coups de boutoir de la droite et de la gauche, de **l'Action Française** comme de **l'Humanité**, et du jeune Brasillach aussi bien que du vieux Romain Rolland, qui chantait « les cuisses dures d'une dictature qui chevauche les peuples et les libère des clôtures de la pseudo-démocratie ». Ces idées, pour simplifier, sont les mythes de la Nation, de la Race, de la Terre et du Corps, le tout culminant dans des hymnes et

des appels à la jeunesse, à sa pureté et à... ses muscles.

Une authentique « révolution française », telle est l'ambition de Vichy. Et l'on va voir non seulement fleurir la mythologie du retour à la terre, de la régénération du peuple, de la rédemption par le travail, etc., mais surtout s'élaborer pendant trente mois, sans aucune intervention des Allemands, toute une législation tendant à créer un « ordre nouveau » fasciste et... français (la France aux Français, que diable !)

Sans intervention des Allemands, nous l'avons dit — c'est particulièrement vrai, par exemple, pour les mesures anti-juives —, mais sans intervention non plus, il faut le souligner, des « collaborateurs » des Allemands, que Vichy tint soigneusement à l'écart « de la fête et des fruits la victoire », et qui ne cessèrent d'ailleurs de vitupérer, sinon le Maréchal, du moins ses conseillers et ses séides. Bref, « la seule expérience réussie d'un autort

ational-socialisme ?

que fascisme français, n'eut à peu près rien à voir avec ceux que l'on désigne d'habitude comme les seuls prototypes réussis d'une authentique contamination nazie en France.

Cette expérience menée par des Français bien élevés, courtois, cultivés, qui livraient les Juifs aux Nazis en célébrant la modération des doux coteaux de la Loire - tout le contraire donc de brutes et de barbares ! - ne fut pas contrariée, c'est le moins qu'on puis-

se dire, par le parti communiste, du moins jusqu'au 22 juin 1941. Ainsi un article de Maurice Thorez, publié en septembre 1940, charrie, avec un parallélisme hallucinant, les thèmes et le vocabulaire de Pétain. Et François Billoux, député communiste, sollicita du Maréchal l'autorisation de témoigner à charge dans le procès des accusés de Riom, parmi lesquels Léon Blum, l'ancien chef du gouvernement de Front populaire.

cosmopolite, antinational » (on croirait du Goebbels) ; ou Louis Aragon qui prônait le retour du « paysage » dans la peinture, par « un mouvement profond du patriotisme français, soucieux de l'indépendance de notre pays dans les conditions de l'occupation américaine »...

Précisons que ce livre a été écrit avant les plus récentes campagnes de Georges Marchais contre les immigrés en France. Une France où 23 p.c. des sympathisants communis-

tes (contre 10 p.c. de socialistes, 18 p.c. de UDF, 11 p.c. de RPR) répondent « oui » à un sondage sur la question : « Les Juifs sont-ils trop nombreux en France ? » Ce n'est là, bien sûr, qu'un exemple parmi d'autres qui permettent à Lévy de conclure que « l'idéologie française », avec ses composantes et ses implications national-socialistes, que ce fascisme français donc, est « un langage qui est, à la lettre, structuré comme un inconscient ».

De Pétain à Marchais

Alors, de Pétain à Thorez, n'y aurait-il pas, « au cœur même de la pensée française, soigneusement dissimulé au regard, mais toujours enclin à refluer, un vieux fonds de purulence qui lui appartient en propre » ? Oui, répond Bernard-Henri Lévy, dans la deuxième partie de son livre. Et c'est tout d'abord le racisme qui naquit et grandit dans la béance entrouverte par la contestation de l'engendrement unique de l'humanité, tel que la Bible l'enseigne, et qui fait de tous les hommes les fils du même père Adam. Voilà Voltaire qui, poussé par sa passion anti-religieuse, cherche à démontrer que les Blancs sont « supérieurs à ces nègres, comme les nègres le sont aux singes et comme les singes le sont aux huttes ». Voilà Ernest Renan, admirateur enthousiaste de Gobineau, qui proclame en 1890 : « l'inégalité des races est constatée ». Voilà les amalgames de linguistique indo-européenne et de race aryenne qui préludent aux antithèses entre Aryens et Sémites que Taine développe avant que le Ille Reich ne les légalise. Voilà Edouard Drumont, que Bernanos vénéra jusqu'au bout, et qui, dans *La France juive* (1886) élève l'antisémitisme au niveau d'une mystique, et en fait, « le mythe qui travaille l'ensemble de l'idéologie française », comme l'attestent

Barrès et Peguy, Sorel et Maurras.

Ces quatre grands noms qui dominent le début de ce siècle en France, et en qui s'incarnent le nationalisme et le socialisme à la française, inspirent à Lévy des pages fulgurantes qui aboutissent à la constatation incendiaire qu'il y eut, un demi-siècle avant Vichy, un national-socialisme à la française. « Mieux : que la France est, en un sens, la propre patrie du national-socialisme en général. Que c'est à nous, Français, à nos laboratoires, et sans ambigüité, cette fois, qu'il revient d'en avoir inventé, pensé jusqu'au bout, et parfois même exporté, sinon le fait, du moins le concept ».

Ce « fascisme français », toujours vivant, ne perce pas seulement - comme il va de soi - dans les pernicieuses théories de la Nouvelle Droite chères à Louis Pauwels et systématées par Alain de Benoist, il prolifère dans un consensus tiède et mou à travers toutes les classes et tous les partis, faisant même du parti communiste français « le plus digne fleuron de notre pensée réactionnaire ». A preuve, le chapitre « Le Rouge et le Brun » qui rappelle quelques traits et faits significatifs : Vaillant-Couturier, qui lança en 1954 une campagne contre « l'art décadent, dégénéré,

Pas une barbarie d'abord...

Ces mots terminent la troisième et dernière partie de l'ouvrage, dans laquelle l'auteur s'applique à tracer « les axes du dispositif où, aujourd'hui comme hier, s'enfante, dans les limbes, le fascisme à la française ». C'est la partie la plus philosophique du livre, celle à laquelle Lévy tient le plus, celle à laquelle on répond le moins. Celle surtout où il montre que le fascisme, ce n'est pas d'abord la barbarie, mais d'abord « un modèle de communauté, une manière de penser et d'arranger le lien social », avec des mots d'ordre apparemment inoffensifs. Un exemple : « l'accord social » qui supprimerait les discordes, les rivalités, les luttes au profit d'une communauté unie, organisée, équilibrée, paisible. Or, « du jour où nous ne percevons plus dans l'Etat le bruit d'aucun conflit », nous rappelons Montesquieu, « nous pouvons être sûrs que la liberté n'y est plus ». Et que dire alors de ce qui se love et se cache dans des mots comme Sol, Sang, Argent ou Amérique !

Bernard-Henri Lévy nous a précisé l'autre jour qu'il avait écrit *La Barbarie à visage humain* en réponse à la question : pourquoi nos aînés furent-ils aveuglés à la dénonciation des camps de concentration soviétiques par Albert Camus ? Et il avait répondu : à cause du marxisme. Aujourd'hui, enchaîna-t-il, « il y a

moins de marxisme en France, et il est en crise ; or, rien ne change sur les droits de l'Homme dans le monde. C'est qu'il doit y avoir autre chose ; c'est ce que j'ai recherché dans *L'idéologie Française* ».

Interrogation essentielle, et qui ne concerne pas « la France seule », comme dirait Maurras. Un livre brillant - sans doute le mieux écrit des trois sortis de la plume de Lévy - et angoissant. Un livre dont on peut sans doute discuter tel paragraphe, telle analyse. Mais faut-il chercher des poux dans la crinière de Lévy alors qu'il a débusqué quelque chose de très réel, de très caché, qui n'est l'apanage ni de la droite ni de la gauche, mais est partagé par des industriels et des intellectuels, par des ouvriers et des paysans - et qui contredit la fable selon laquelle le fascisme serait un phénomène bourgeois ou lié aux classes moyennes. David Shoebaum l'avait déjà démontré dans *La Révolution brune* (notre article, du 11 juillet 1979). En publiant ce qu'il a trouvé, Bernard-Henri Lévy fait pousser des cris ou serrer les dents. Fait-elle si mal que cela, l'idéologie française ?

Jacques FRANCK.